



FERIA D'HIVER A NIMES

21 février. Petit podium pour Luis de Pauloba.

Paseo immobilisé au centre de la piste et public debout pour une minute de silence en hommage à la mémoire de «Nimeño II». Les six novillos de Marca se présentèrent assez inégaux de gabarit mais très homogènes dans la position des armures, gachos, apretados (acceptable pour des novillos), tous plus collaborateurs qu'adversaires à l'exception du sixième davantage caractériel. Au premier tiers, du bravito au douillet, le 4ème manso, et dans les limites d'une solidité convenable.

Dans la suite de la lidia tous se caractérisèrent par une vivacité de charge et un allant que seul Luis de PAULoba parvint à utiliser avec une sereine autorité empreinte d'élégance sévillane en dépit d'une certaine marginalité. Sévèrement marqué par l'horrible blessure à la face — perte d'un oeil — reçue l'année dernière à Cuenca le dimanche de Pâques, le garçon nous a paru bien récupéré mentalement. Quel combat pour se reconconditionner ainsi et se remettre devant avec autant de décision malgré quelque prudence bien compréhensible ! Dans des véroniques appliquées il sut retenir son premier bicho fuyard auquel il imposa un même terrain, celui du centre, dans une faena liée, agréable, sans sommet, mais appropriée à son vis-à-vis tué d'un pinchazo et d'une demie basse, obtenant des applaudissements, nourris et mérités pour son application. Au cinquième, un bicho réticent et incertain, il l'apprit à charger et réussit quelques bonnes séries, toujours dans un même terrain, entrecoupées de trincheras lumineuses. Une certaine classe torera qui mérite l'attention. Deux pinchazos et une entière lui valurent vuelta et salut au centre sous les applaudissements nourris.

Manuel MONTROYA, impliqué bien involontairement dans le ridicule indulto de «Peleón» l'année dernière, a confirmé la superficialité d'un toreo haché, brouillon, au cours de deux faenas éparpillées sans unité ni liaison dans lesquelles la générosité prit toujours le pas sur la qualité et l'efficacité. L'idéal premier fut gâché dans une faena manquant de lié d'où se détachèrent quelques passes isolées de meilleure qualité. Silence après pinchazo et demi-lame tombée. Abusant du pico et étouffant le manso mais noble quatrième, il tua d'une demi-lame roublarde poussant après. L'Albaceteño dut se contenter de quelques rares applaudissements avant de rejoindre le callejón.

Ricardo ORTIZ, qui n'en était qu'à sa troisième ou quatrième novillada piquée, doit être jugé avec une certaine complaisance aux côtés de ses deux compagnons de cartel. Dépassé par son premier, utilisant toute la piste, il écouta un avis avant une séance de descabellos laborieuse. Il eut cependant le mérite de se battre avec l'incommode sixième pour éviter de se faire enfermer dans la querencia naturelle, faisant preuve de volonté à défaut de bagage, et entendit un autre avis après deux pinchazos et une épée verticale. Banderillero encore vert, il laissa une paire à son papa Manolo qui, malgré certaines rondeurs, la posa avec un métier consommé. Applaudissements.

Mais où donc est passée la pendule réglementaire ?

Jac THOME.

22 février (après-midi). Bonne volonté, brio oui, mais...

Les faibles novillos de Jandilla (on le redit malheureusement trop souvent à propos de cette ganaderia) enlevèrent du relief et de l'intérêt à cette novillada. En revanche, de la noblesse à revendre chez ces toritos. Pas de commentaires sur le tercio de piques réduit à une seule rencontre : picotazo avec tendresse plutôt que puyazo, à l'exception du 4.

Ne serait-il pas plus judicieux de choisir des ganaderias solides, peut-être un peu moins nobles, d'ailleurs peut-on vraiment utiliser cette noblesse dans de telles conditions ? Je crois que c'est désavantager les toreros et, par contre-coup, nuire à la qualité et à la réussite du spectacle et passer à côté de succès possibles gâchés par l'incapacité physique du bétail.

Frédéric LEAL, face à l'invalidé premier, ne put rien réaliser si ce n'est de mettre sa bonne volonté en évidence. Le 4, qui fut

le seul à prendre un véritable puyazo, lui permit de montrer de l'application, d'exécuter des séries liées, templées, mais sans cet engagement qui donne du relief au trasteo. Le novillo devint tardo et la faena un peu longue compte tenu de son intérêt. Demi-lame sans lâcher, une entière. D'autres occasions nous donneront, je pense, la possibilité de voir l'Arlésien dans un meilleur contexte.

Erick CORTES est un torero qui sait s'attirer la sympathie du public par de la bonne volonté, des effets bien dosés qui portent sur la foule; ajoutons à cela certaines qualités (de banderillero notamment), du brio et un répertoire varié au capote. Son premier novillo lui permit peu malgré sa bonne volonté. Des muletazos sans liaison, l'animal l'obligeant à rompre. Un pinchazo, une entière, plusieurs descabellos. Au cinquième, à la faiblesse moins apparente car ménagé par le lancier, le grand jeu : trois largas à genoux comme apéritif, des quites variés et un tercio de banderilles mené avec brio. Faena au centre composée de muletazos acceptables où il manque un peu de suavité et de profondeur pour atteindre une dimension supérieure (une oreille possible d'ailleurs). Une entière légèrement tombée.

«CHAMACO» sut adapter un toreo souple, sans brusquerie, au troisième novillo qui se maintenait avec peine sur ses pattes. Son trasteo n'a pas «accroché» le public. Estocade entière. Salut. Au dernier, début à genoux puis séries des deux mains, le toro partant de loin avec une charge rectiligne mais accusant la faiblesse dès que la muleta le «tordait» un peu. L'effet de son toreo sur le public ne semble pas être le même que les années précédentes. Desplante à genoux style maison. Estocade entière. Une oreille.

En conclusion, à part le brio du Vénézuélien qui a conquis une partie du public, une tarde qui ne restera pas dans les mémoires.

Jean LICHAIRE.

22 février (soirée).

Savoir raison garder. Faiblesse des Guadalest. Un faenón de Manuel Amador, point d'orgue de la soirée.

Les élevages de taureaux braves ont des hauts et des bas. Les légendaires Pablorromero, que l'on reverra le samedi de Pâques à Arles, furent parmi les plus atteints par la faiblesse, ils multipliaient les chutes, s'affaissaient tout soudain en plein combat. En 1960, Samuel Flores, à Albacete, ne dirigeait plus qu'une société de fabrication d'invalides, avant de reprendre vingt ans après. Aucun aficionado ne songeait à s'en réjouir. Le manque de force des Juan Pedro Domecq ne laisse pas d'inquiéter. J'aime leur recherche du taureau «artiste», du taureau de grande musique qui s'exprime dans le rythme de la charge, qui permet l'harmonie de l'accord quand le dialogue se noue entre les deux sensibilités confondues de la bête et de l'homme. Lisez Antonio Ordóñez, considéré par la plupart des critiques comme le meilleur torero de ces cinquante dernières années. Il a su à l'école de Dominguin vaincre les bêtes les plus ardues, ravir à celui qui fut une véritable encyclopédie du toreo son titre de numéro un, il ne s'en enorgueillit guère, cette victoire relevait trop d'une hostilité animale qu'il fallait réduire par l'expérience ingrate de son pouvoir dominateur qui ne le transportait pas au-delà de lui-même, s'il lui épargnait des revers. Lui aussi, lui d'abord, ne s'intéresse plus avec le recul qu'à ces affinités qu'il se découvrait avec certains taureaux, il ne se soucie plus que de ces relations affectives. A Nîmes, le Juan Pedro Domecq de son plus grand triomphe et d'une faena que l'on a qualifiée d'historique, «Matajacas» fut un taureau manso qui sortit seul de ses deux assauts contre le picador. Les passes consonantes quand s'opère la réconciliation en plein affrontement, que les contraires s'épousent en une union bien assortie, Ordóñez y voit le but de son art, la fin suprême. Reste que ma famille taurine est d'expression multiple : scientifique avec Luis Miguel, Paco Camino ou Espartaco, comme «guerrière» avec Ruiz Miguel, Manili ou les frères Campuzano. Je ne vois aucune raison de me priver de la diversité changeante de la corrida même si je suis d'abord attaché à une forme d'art que le sang Domecq autorise ou favorise. Je préfère la casta qui est l'agressivité de la bravoure au genio ou nerf qui est la violence défensive, aux attaques irrégulières et incertaines, du taureau douteux par mansedumbre (mais cela demanderait un long développement). J'ai rendu plusieurs fois compte de durs combats avec des bêtes de pure bagarre et quand bien même mes amours sont autres, je ne les ai jamais dépréciés. Donc Domecq, bien qu'il y ait danger accru depuis l'an dernier d'une perte de forme par manque de solidité, par excès de raffinement ou excès de culture de ses produits, quand le mieux peut devenir l'ennemi du bien. Ma fidélité sera-t-elle soumise à plus rude épreuve ? J'ai l'habitude après un demi-siècle de passion et tant de courses que l'oubli recouvre pour que quelques-unes resplendissent inaltérables dans la mémoire et donnent du bonheur pour une vie.

Quatre vueltas de campana où les taureaux plantèrent leurs cornes dans le sable et s'abattirent sur leurs reins n'arrangèrent pas la performance des Guadalest. Se sauvèrent du lot : le second, brave en une bonne pique, et le dernier qui sortit vite et seul de trois rencontres mais conserva beaucoup d'allant et une longue charge vive. Le premier, quelconque, se reprit en cours de faena. Sans résistance le troisième et le quatrième. Le cinquième fut remplacé par un Marca sans relief, regular.

Les trois novilleros à découvrir par l'afición française, au tout début de leur carrière, ne pouvaient passer en aucun cas pour des «petits princes». Peut-être le deviendront-ils comme d'autres qui vinrent peu connus et que le public de Nîmes adopta ! C'est la vocation d'une arène que de découvrir de nouveaux espoirs.

Bien qu'il ait toréé l'an dernier (21 novilladas pour un bilan de 22 oreilles) et se soit illustré à Séville, José Antonio MUÑOZ, le plus

mal servi, fut long à trouver la distance et, peut-être à cause des difficultés, se comporta souvent comme à l'entraînement.

Beaucoup plus heureux dans son expression, Juan Carlos GARCIA de Jaén (10 courses pour 11 oreilles) dessina de jolies séries avec des gestes précieux et précis, il s'adapta bien à ses adversaires (et au remplaçant de Marca, fuyard et de charge chiche, qu'il sut lui prendre et mener à sa guise avec efficacité). On le reverra avec plaisir. Et puis il y eut ce vrai moment de bonheur alors qu'on ne l'attendait plus, comme pour nous prouver que rien n'est jamais perdu.

Manuel AMADOR, gitan d'Albacete, fils du torero des années soixante du même nom, (11 novilladas pour 5 oreilles) avait eu quelques jolis gestes, quatre naturelles avec passe de poitrine très liées et d'une belle finesse de touche, une superbe aidée de ceinture à son très médiocre premier. A son second, un novillo tout à fait valable et de bonne tenue, ce fut l'enchantement. Trois véroniques ralenties plus une demie qui s'applique au desmayo (à l'alanguissement sans fin). C'est sorti avec encore un peu trop de souci de s'appliquer à ce toreo bien composé de bras qui s'endorment. Mais, à la muleta, l'application est dépassée et le cède à ration. Les passes s'enchaînent, limpides, retrouvent la source première : celle d'une sensibilité qui dit son jeune mystère avec le Guadalest. On ne se contente pas de manier le leurre qu'avec un très bon jeu de bras mais on y met de l'âme, beaucoup de sentiment. La faena prend de l'ampleur, de l'élévation, échappe aux lois habituelles de la pesanteur et gravite en deux rondes de naturelles où le gitan s'enroule le taureau autour du buste sans affectation mais en proie à quelque ivresse qui se communique à l'instant même au public. L'ébriété monte : une naturelle s'achève comme le paon royal fait la roue, déplie dans son dos un éventail. Sérieux accrochage à la fin d'une somptueuse aidée où il s'est trop relâché, abandonné à son enivrement. L'épée ne semble pas son fort. Mais le public conquis ne lui en tint pas rigueur et ce fut la grande ovation, cette reconnaissance, cette gratitude qui vient du cœur.

J.M. MAGNAN.

23 février. Les Domecq ? En bouteille peut-être !

Après la punition qui a consisté pour moi et pour vous, je suppose, à assister stoïquement au déroulement de cette feria sous la bulle, je me demande de plus en plus si notre passion est bien légitime. Sur les 24 animaux lidiés, j'en ai vu trébucher et tomber 21 et je n'en ai vu aucun (sauf peut-être le sixième Guadalest) avoir la force physique et le comportement normal d'un toro-novillo. En ce qui concerne les armures de ces pauvres bêtes, aucune n'était véritablement digne de ce nom. Des infirmes souvent ! Du desecho toujours ! Et qu'on ne vienne pas nous conter le contraire ! En passant par la taquilla et en prenant mon billet j'avoue m'être rendu complice, par fourniture des moyens, de mauvais traitements à animaux (quasi) domestiques et avoir récidivé. Nous ne devons plus supporter cela et dire non à ces parodies de corridas qui atteignent notre fierté d'aficionado et d'honnête homme et fournissent des armes à nos adversaires déclarés, et pour l'instant inefficaces...

Messieurs Domecq and C°, vous venez une fois de plus, une fois de trop, de nous démontrer superbement où a mené votre stupide sélection vers l'unique recherche de la noblesse. Mais actuellement sélectionnez-vous encore ? Je crois que vous vendez tout ce qui ressemble de loin ou de près à un bovin. Par respect pour l'antique fer de Veragua que portaient ce jour vos juanpedros usurpateurs, je n'irai pas plus loin. Mais les excès entraînant les excès, j'avoue ne pas avoir été surpris par les tracts vantant les qualités culinaires de vos produits cornus, répandus généreusement sur Nîmes par un groupe de guérilleros nocturnes s'intitulant apparemment « los del pañuelo verde » (ceux du mouchoir vert).

Que dire du trio de novilleros du jour ? Joaquin DIAZ torée sans temple mais semble trouver rapidement le sitio et se meut avec aisance. Manolo SÁNCHEZ tente d'imiter les débuts de faena de son paísano Roberto Dominguez, mais m'a beaucoup déçu ce jour par rapport à ses prestations de la saison précédente. SÁNCHEZ MEJÍAS paraît vouloir se cantonner dans un aimable toreo de salon et ne cesse d'améliorer son terrain ce qui conduit à des reculades et une absence totale de dominio.

Résultats succincts de la course : une belle paire de banderilles de Maxime et point d'oreille pour la terna. Permettez-moi d'abréger vos souffrances car le massacre des innocents ne doit pas être le menu quotidien trop copieux d'une revue qui s'appelle encore et toujours «TOROS».

Joël BARTOLOTTI.

30ème Trophée de la Cape d'Or de la Peña Ordóñez de Nîmes et Prix Arenor au meilleur lot de novillos

Sous la présidence de M. Alain Sanchez le jury 1992 de la Cape d'Or comprenait MM. Jean Thomas (président de la Peña), François Bruschet (membre), Jean Bousquet, député-maire de Nîmes, et moi-même. A l'unanimité (moins médiatisée que celle de « Finito » qui tendrait à se justifier) le trophée n'a pas été décerné et a été déclaré « non attribué » plutôt que desierto. La subtilité terminologique réside dans la graduation du « non » ici plus conjoncturel que « sanction ». Il est bien évident que le trophée ne sera pas remis en compétition pour la mini-feria des six triomphateurs (!) devant avoir lieu sous la bulle les 4 et 5 avril prochains avec du bétail de Manolo Gonzalez et Torrestrella (sauf changement de cap). On attendra donc 1993 pour chercher un successeur à Marcos Sánchez Mejfas. Concomitamment le Prix Arenor, récompensant le meilleur lot du cycle, est allé à José Luis Marca. Il se dit qu'il aurait été attribué au beau-père d'Ojeda parce que J.P. Domecq (de fait meilleure novillada dans la médiocrité) l'avait eu en 1991 !... Son cosas de toros.

Christian CHALVET.

* Tel Sherlock, le Président Layalle est sur la piste des pañuelos verdes. Pour l'aider disons qu'il ne s'agit ni de Toros, ni de l'U.T.N., ni de l'A.N.D.A. (Pañuelos verdes : petits billets verts qui ont fleuri sur les voitures avec comme slogan : « Domecq = saucissonnade ».)

CHRONIQUE DE L'ENNUI

Rarement aura-t-on ressenti une telle dose d'ennui lors de cette Feria des Mimosas nîmoise. Et pour être franc, ce n'est pas la faute de la lentille qui en d'autres temps a connu des succès, ni du public plutôt bien disposé, ni même du temps, mais uniquement la faute de « novillos y novilleros » qui manquaient totalement d'appétit et paraissaient avoir passé un accord tacite pour diffuser une monotonie ravageuse. En ce qui concerne le problème du bétail, on a déjà tout dit. On se limitera à ajouter que le trophée du meilleur lot a été attribué au plus laid mais tout aussi insipide que les autres, sans doute parce que celui qui le méritait l'avait déjà eu l'année dernière et que les autres n'en avaient rien à cirer. Des calicots avaient été largement répandus en ville, dès avant le début de la feria, dénonçant l'élevage Domecq omniprésent. Force est de constater que les auteurs ont fait carton plein. On sera plus sévère pour les novilleros qui, devant un tel bétail à perdre ses oreilles à chaque tour de manège et dont ils ne pourront pas dire qu'ils ne correspondaient pas à leur attente ou à celle de leur mentor, se sont comportés en « petits maîtres » n'ayant rien à prouver et 50 contrats devant eux. Le public était partagé entre ceux qui étaient furieux de payer pour assister à un entraînement et les quelques naïfs qui se demandaient s'ils assistaient à la « couturière », c'est-à-dire à la dernière répétition en costume avant la générale du spectacle. Le mécontentement est général et les auteurs du désastre, dont on aurait tort de croire qu'il s'agit du seul Simon Casas, ne sont pas les derniers à hurler avec les loups. A suivre.

MANOLILLO.